

Tard-Venu

Marc Ottin

Tard-Venu

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08574-6

« J'ai trop négligé les bancs »

Jacques Audiberti

Avant-propos

Au seuil de boucler cette histoire, je me dois d'avouer que je n'en suis pas l'auteur. Ou du moins pas l'auteur principal. Une succession de hasards m'a amené à mettre la main sur deux manuscrits promis à la destruction. Mon propos n'est pas de savoir si leur disparition eût constitué une perte : je me borne à indiquer que ce double sauvetage est à l'origine du présent ouvrage dont il forme les deux-tiers de la matière. Le reste est de mon cru. Si je me suis permis d'apposer mon nom en tête de l'ensemble, ce n'est pas dans l'idée d'en briguer la paternité. Il convenait simplement de préserver l'anonymat des rédacteurs.

En me penchant sur ces confessions, j'ai relevé d'étonnantes similitudes entre elles et une continuité évidente dans leur cheminement respectif. En dépit de partis pris différents, elles sont pour ainsi dire venues se placer d'elles-mêmes l'une à la suite de l'autre. C'est d'ailleurs au moment où cette jonction s'opérait que je me suis vu embarqué à mon tour dans l'intrigue que je venais de lire. On me rétorquera que de telles coïncidences ne se produisent jamais que dans les livres. Objection que je me suis faite avant de réaliser que les feuillets tombés entre mes mains s'ajustaient sans peine au format d'un livre. J'ai alors pensé qu'il me revenait, au double titre de témoin et de protagoniste, de m'atteler au dénouement.

Norbert Avoine

PARTIE I

Les feuillets de Jules Astruc

Drôle de paix

Devant chaque uniforme la déclinaison mécanique de son identité ressemblait à une mauvaise farce. Avec deux t, précisait-il aux autorités devant lesquelles les passagers défilaient au point de contrôle de l'aéroport, Bottin, oui, Paul Bottin, répétait-il d'un air las. De temps à autre il coulait un regard lourd de sous-entendus du côté de Jules Astruc et d'Isaac Servoz retenus par sa faute dans la file d'attente. Bien que ces derniers conçussent mal l'intérêt qui s'attachait à l'élégant personnage, ils n'étaient pas mécontents qu'un plus malchanceux détournât sur lui l'attention des officiels.

Durant le vol Jules et Isaac n'avaient pas échangé trois phrases. Calés au fond du siège, ils s'ignoraient si obstinément que l'on en venait à douter qu'ils se connaissent. Tourné vers le hublot Jules scrutait à l'infini le bleu acier du ciel, emmitoufflé dans une écharpe pendant qu'Isaac, casquette affaissée sur l'oreille, suivait d'un œil furtif les mouvements du personnel. L'un et l'autre s'efforçaient à un retrait discret et muet de tout leur être. Même les amabilités des hôtes étaient déclinées avec des protestations d'innocence comme si tout geste hasardeux, toute parole imprudente eussent pu déclencher contre eux des hostilités.

Passant sans plus d'encombres le double cordon de police et de douane, les jeunes gens débouchèrent sur un espace illuminé par de violents projecteurs suspendus à de hauts mâts. De la main Jules protégeait ses yeux. La nuit était moite, il étouffait dans un veston hors de saison. En arc de cercle derrière des palissades familles et amis beuglaient après les passagers. Dans cette arène inattendue les chauffeurs de taxi racolaient les clients en tentant de leur arracher leurs bagages. Isaac défendait son sac en toile à coups de savate.

– Je crois superflu de me présenter...

Au plus fort de la mêlée, l'intervention de l'homme en blanc produisit une soudaine accalmie. Paul Bottin portait beau, de blanc vêtu, pli du pantalon affûté, panama à large bord l'excluant de la multitude sur le fond morne de laquelle il plastronnait. Jules et Isaac fixaient les yeux bleus délavés avec la même incrédulité que lors du check-point. Une ingénuité désarmante se dégageait de l'éclat du costume, de cet accoutrement candide qui faisait pourtant paraître Bottin plus vieux. Tout bien pesé il ne devait guère être plus âgé qu'eux.

– Ces gens-là se proposent de vous mener où bon vous semble, crut-il bon de préciser.

Jules et Isaac tardait à répondre. Leur hésitation acheva d'édifier Bottin. En personne résolue, il s'exposa :

– Vous débarquez ? De même, soit dit en aparté, première fois que je mets les pieds dans ce patelin...

Il porta sur l'agitation ambiante un regard circulaire. Un sourire indulgent alanguit ses lèvres :

– Tout blanc-bec que je sois, je n'exclus pas de vous venir en aide.

Ce charabia commençait d'intriguer les jeunes gens. Ils gardaient toutefois un masque impassible. L'autre à présent se taisait en quête d'encouragements.

– Dites toujours, finit par lâcher Isaac.

Il détailla. Un ami lui avait recommandé une cagna sur le littoral. Des obligations le retenait dans la capitale, une semaine tout au plus, qu'ils prennent possession de la bicoque, il les rejoindra à son heure. Il avait parlé d'une voix trainante, lassée, de sorte que cette bonne oeuvre à laquelle il sacrifiait prenait dans sa bouche l'apparence d'une corvée.

– Confort rudimentaire mais loyer en rapport, ajouta-t-il. Charme et calme garantis, idéal pour...

Il n'acheva pas. Isaac interrogea Jules du regard. Le regard de Jules ne disait rien. Il était tard, Isaac n'avait pas non plus envie de forcer le hasard.

– Loin ?

– Deux heures, assura Bottin. Je vous note l'adresse et le nom du contact. Présentez-vous de ma part.

Il fit pirouetter le premier type à sa portée, griffonna sur son dos l'endroit où se pointer et tendit le bout de carton.

– Puisque tout est en règle, nous nous verrons, voyons... mercredi en 8, pas d'objection ?

Isaac haussa les épaules. Bottin effleura son chapeau, souleva sa valise et fendit la foule. Jules ânonna un inaudible merci. Déjà le chauffeur-pupitre avait chipé la carte de visite et s'éloignait avec les bagages, obligeant ses nouveaux clients à batailler au coeur d'un maelström de véhicules qui s'invectivaient à coups de klaxon. Tout le monde s'était donné le mot pour fuir l'endroit au plus tôt.

Haute sur patte la guimbarde couinait lamentablement. Les sièges n'avaient que la peau sur les os : sous les fesses pointait l'armature métallique. L'habitacle puait la rouille, le rance, le carburant. Des gris-gris pendouillaient du rétro. Le moteur produisit le teuf-teuf caractéristique des avions à piston et s'ébranla dans des tressauts époustouflants.

C'était l'heure d'affluence. Les passants allaient en files bruyantes sur les trottoirs. Quelques femmes prenaient le frais aux fenêtres des bus en laissant flotter après elles des étoles parfumées. D'insanes clartés filtraient du fond des baraques où veillaient les chalands. Hissés sur les toits, en grappes dans les arbres ou rivés au col des lampadaires, les fidèles assiégeaient les lieux de prière à ciel ouvert. La voix d'un prêche s'entendait à travers la sono comme un écho venu des fonds marins. Bientôt les hauts bâtiments s'espacèrent, une nuit épaisse s'engouffra par l'embrasure des rues latérales. De loin en loin les phares exhumaient un piéton isolé cheminant dans l'ornière parallèle à la route.

La voiture stoppa devant une mesure cernée de bidons et de ferraille où un va-nu-pied roupillait sur un tas de pneus hors d'usage. Le chauffeur exhuma une roue qu'ils contemplèrent sous toutes les